

Le break était un lourd cheval de bataille. L'intérieur de l'usine a été dans mon champ de vision une dernière fois, un flash rouge aperçu dans l'encadrement du porche, un flash peuplé de silhouettes en contre-jour. Puis la lueur convulsive s'est estompée dans mes rétroviseurs et les phares de la voiture ont tracé leurs rayons au travers de la nuit.

Je ne sentais plus rien, le chien s'était endormi sur le siège passager, mes yeux exorbités étaient fixés sur la limite des phares là où ils devenaient impuissants, et je me demandais si c'était la lumière qui pénétrait la nuit ou la nuit qui avalait la lumière.

Le break franchissait des kilomètres d'obscurité, déroulait sa bande d'asphalte aussi sombre que le ciel. Ma pensée était réduite au bruit des pistons du moteur, au son des roues sur le bitume détrempé. Cercle imbécile, errance vaine, de nouveau perdu au milieu d'une nuit sans nom, loin d'Abstrack, chassé de cette usine dont je ne connaîtrais jamais ni le nom ni l'emplacement géographique, j'étais un guerrier, un mercenaire vendu à ma propre folie, un soldat sans patrie, enfourchant une monture mécanique obstinée.

Mais ma conscience vacillait, le sang perdu, imbibant mon épaule, ma veste devenue une éponge visqueuse, mon corps rabaissé à la douleur, tout cela réduisait ma volonté à une sorte d'instinct vital, d'instinct de conservation. Mercenaire réduit à son animalité, cherchant le refuge, le repère où il pourrait lécher ses blessures.

Je ne sais plus comment la nuit s'est achevée. Peut-être me suis-je évanoui, peut-être que, ma tête basculant sur le volant, la voiture a poursuivi sa route en pilotage automatique, peut-être que affaibli par la plaie ouverte de mon épaule je n'ai eu le temps que de freiner, les deux pieds enfoncés dans le plancher de la voiture. Toute ce dont je me rappelle c'est de moi émergeant brusquement d'un coma sans rêve et de lui surgissant de nulle part, masse éberluée, l'œil exorbité par la surprise, par la peur bestiale, une masse de muscles fébriles, tremblants, jaillissant du

bas côté de la route, de l'ombre tout autour et se plantant devant nous. Les roues du break s'étaient enfoncées dans le chemin de boue où je m'étais fourvoyé, et, moi, j'avais les jambes crispées, les doigts blanchis resserrés autour du volant, la nuque durcie par l'effort du freinage. Lui, l'autre, il se tenait là devant nous, dressé par la frayeur, saisi par l'éblouissement, la vapeur sortant de ses naseaux par saccades, la respiration rythmée soulevant ses flancs luisants, et ses yeux, deux clignotants, deux regards sans teint s'allumant et s'éteignant au rythme de ses pulsions intérieures. Le silence laissait résonner le ronflement de ses entrailles, imposant soufflet d'une forge vivante mêlé au sourd battement de mon moteur diesel.

Il était là.

Il était là ce cheval transformé en statue, une statue sauvage, fixée dans les phares. Et puis il a bondi. Avalé qu'il a été, avalé par le bas côté. Et je me suis retrouvé tout seul avec mes phares qui scrutaient vainement devant eux, farfouillaient la nuit comme si c'étaient des mains. Il avait disparu d'un coup, sans crier gare, apparu, disparu, une image claquée devant mon visage, retirée d'un coup et qui laissait juste une persistance rétinienne comme un négatif photo.

Ou peut-être était-il encore là de l'autre côté du fossé, par delà les haies qui bordaient la route, là, avec cet air perdu des fous, des malades, des animaux qui ne savent plus quoi, là, juste derrière à m'observer dans l'obscurité, juste derrière le rideau opaque de la nuit. Peut-être n'était-il pas seul, peut-être était-ce des troupeaux entiers de chevaux vagues, bien alignés de par et d'autre de la route, une allée funèbre de chevaux nocturnes qui me regardaient fixement, moi, avec mon épaule et la fièvre liée à la blessure.

C'était comme si toutes les ténèbres s'étaient abattues sur moi, une cape glacée et brutale dont ce cheval était le prince détraqué .

Alors j'ai jailli moi aussi, j'ai bondi hors de la voiture, au milieu du chemin, hurlant après cette espèce de cinglé, tapant dans les fourrés à coup de pieds, courant d'un bord à l'autre de la chaussée. J'ai maudit la nuit, j'ai maudit la boue, j'ai maudit la pluie et la neige, j'ai maudit enfin tous ces chevaux, imbéciles et tarés, cauchemardeux, capables d'apparaître et de repartir sans un mot, en vous

balançant au passage leur peur à la gueule.

Je n'en veux pas de leur trouille ! Qu'ils se la gardent ! Qu'ils se la bouffent une fois pour toute et qu'ils s'étranglent avec. Qu'ils me foutent la paix avec mon break, avec ma blessure qui me fait un mal de chien, avec mon chien qui tourne comme un dingue dans l'habitacle, et avec tout à coup le sol qui devient mou, mes jambes qui flageolent, mes mains qui s'agrippent au capot, et la voiture qui redémarre on ne sait pas comment, la route qu'on reprend on ne sait plus comment, mais qu'on roule, on roule, aveugle et sourd, jusqu'à l'entrée lumineuse d'un dispensaire déposé au bord de la mer.